

I. Mercredi soir.

Prologue- Alain Morvan :

Cher public de la cité et de l'université, chères et chers collègues, chères étudiantes et chers étudiants :

Dans l'imaginaire gothique, le mal a sa scène particulière : les ténèbres de la nuit qui nourrissent nos cauchemars. En jaillissent les créatures les plus abominables que Bela Lugosi en Dracula salue avec ravissement dans le long-métrage Dracula de 1931 tiré par Tod Browning du roman éponyme de Bram Stoker publié en 1897. Ce soir, notre scène nocturne n'est pas celle de l'épouvante, mais plutôt celle de la conversation avec notre conférencier Alain Morvan, cet éminent spécialiste de l'imaginaire gothique que je présenterai dans quelques minutes.

À Genève, l'année 2016 a été prolifique pour remémorer l'écriture en été 1816 à Cologny par Mary Shelley de son premier chef d'œuvre épistolaire, rousseauiste et gothique Frankenstein. Exposition à la fondation Bodmer, celle inaugurée jeudi 1^{er} décembre au Musée Rath, rétrospectives cinématographiques dont celle encore en cours des Activités culturelles de l'UNIGE (« It's alive ! »), pièces de théâtre, articles de presse, débats radiophoniques : un riche programme culturel et scientifique auquel s'ajoute dès ce soir le colloque international Frankenstein. Le démiurge des Lumières, ouvert à la cité, dont j'avais lancé publiquement l'idée fédératrice dès le 16 juin 2014 dans le quotidien *Le Temps*.

J'y rappelais notamment l'importance de revenir sur la réception et les avatars jusque dans la pop culture de cette œuvre « archétypale du récit d'épouvante qu'émaillent les motifs fantastiques et oniriques du roman gothique ». Je pointais aussi la figure patricienne du naturaliste genevois Victor Frankenstein qui incarne jusqu'à sa mort polaire l'utopie sombre de la science expérimentale des Lumières. Ce roman constitue jusqu'à aujourd'hui un inépuisable réservoir de l'imaginaire terrifiant comme le montre notamment la place qu'il occupe dans les cultures romanesques, théâtrales, cinématographiques (près de 150 longs et courts métrages depuis 1910 avec la résurrection du gothique visuel via le cinéma italien vers 1960) et visuelles ou plastiques de tous les genres – iconographie, affiches, couvertures d'ouvrages dont l'histoire est à écrire, bande dessinée, comics, publicités, figurines, etc. Plus largement, revenir sur le roman Frankenstein revient à penser les Lumières en leur espoir parfois utopique de perfectibilité des êtres et des choses.

Alain Morvan :

En prélude à nos travaux sur trois jours, les organisateurs du colloque sont heureux et honorés d'offrir la conférence inaugurale de ce soir à Alain Morvan, angliciste, spécialiste de la littérature anglaise des XVII^e et XVIII^e siècles, professeur émérite des universités (Sorbonne Nouvelle, Paris 3), recteur d'académie et éditeur.

Cher Alain Morvan vous aimez rappeler être né « quatorze jours après la rafle des enfants d'Izieu ». En 2004, vous êtes à Lyon 3 sur la ligne de front éthique et universitaire contre l'extrême-droite, le négationnisme et l'antisémitisme, notamment lorsque Bruno Gollnisch, numéro deux du Front national et professeur à l'université Lyon-III, tient des propos publics révisionnistes sur la Shoah. Cette vigilance éthique et scientifique d'universitaire est couronnée par le cinquième prix *B'nai B'rith* des droits de l'homme. En 2007, « intransigeant de la laïcité », vous êtes un « Recteur karchérisé » par volonté régaliennne du ministre de l'intérieur Nicolas Sarkozy au motif de votre opposition publique au communautarisme scolaire comme vous le rappelez avec élégance et humour dans *L'honneur et les honneurs : souvenirs d'un recteur karchérisé* (chez Grasset, 2008). En fait, vous êtes un intellectuel et un universitaire engagé pour l'école républicaine dans un dispositif démocratique du mérite par l'acquisition des savoirs. Vous écrivez avec lucidité : « L'école républicaine, c'est celle où le mérite doit être le seul déterminant qui compte... C'est celle où les meilleurs élèves ont le droit d'être les meilleurs, et le devoir d'inciter leurs camarades à s'inspirer de leur exemple ».

Vos travaux sur l'imaginaire gothique font autorité : vous publiez en 2006 au PUF un remarquable *Mary Shelley et Frankenstein : itinéraires romanesques*. Puis, en 2014, dans la bibliothèque de la Pléiade chez Gallimard, avec la complicité de Marc Porée, vous éditez *Frankenstein et autres romans gothiques*. Vos traductions dans cette anthologie du *Château d'Otrante* (Horace Walpole), de *Vathek* (William Beckford), du *Moine* (Lewis) et évidemment de *Frankenstein* frappent par leur concision et précision. Marc Porée, quand à lui, donne *la version française de L'italien ou le confessionnel des pénitents noirs* (Anne Radcliffe).

Vous nous donnez à lire avec jubilation une sorte de ligne claire classiciste parmi les nombreuses versions française des ces œuvres-phares du roman noir ou/et gothique, tout en soulignant la complexité morphologique et narrative du genre dit gothique en sa genèse depuis

1764 et ses avatars jusque dans le roman policier, avec ses motifs emblématiques — ruines, cimetières, enfermement, fuite, « nocturnité », lune, impuissance, mort, figure du double, etc.

Dans notre monde où le mal véritable ne désarme jamais, pourquoi s'intéresser à la littérature gothique — avec son imaginaire du mal, avec ses déclinaisons horribles, avec ses dispositifs textuels et visuels parfaitement codifiés, avec ses avatars littéraires et cinématographiques qui nous fascinent ?

« Il faut le redire — *écrivez-vous dans la préface de 2014 pour la Pléiade* — la littérature gothique à vocation à l'universel. Tout en feignant d'investir l'anecdotique, voire le marginal, tout en donnant l'impression fallacieuse au public peu attentif qu'elle fait fond sur des émotions à bon marché, elle crée ou revivifie des mythes, des passions et des obsessions dont la résonance est éternelle. C'est pour cela qu'il est difficile d'y échapper. Le grand risque que l'on court en ouvrant un roman gothique, c'est de ne pas le refermer ».

Alain Morvan : je vous remercie d'évoquer Frankenstein et la vampirisation du récit gothique en ouverture de notre colloque.

La salle est à vous !

II. Jeudi matin.

Ouverture du colloque :

Chères collègues et chers collègues, chères étudiantes et chers étudiants, chères amies, chers amis :

Ce matin, un grand bonheur à vous accueillir à l'ouverture du colloque international Frankenstein, le démiurge des Lumières organisé au cœur de la Faculté des Lettres dans l'unité d'histoire moderne du département d'histoire général avec la collaboration des Activités culturelles de l'UNIGE et le Musée d'Art et d'Histoire.

La belle et stimulante conférence érudite et sensible d'Alain Morvan sur la « vampirisation du récit gothique » a mis nos travaux sur les rails de l'excellence. Aujourd'hui, se dénouent près de 18 mois de travail depuis que le 16 juin 2014 dans *Le Temps* j'avais lancé l'idée fédératrice à Genève d'un colloque international d'histoire culturelle tout autour du roman épistolaire de Mary Shelley – génétique, écriture, réception avatars culturels dans les registres textuels, visuels et plastiques.

Tirée du long-métrage *Son of Frankenstein* (1939) de Rowland W. Lee, troisième *sequel* Frankensteinien de Universal, la photographie du programme et de l'affiche rend emblématique le projet du colloque dans son approche spéculaire de l'œuvre de Mary Shelley.

Le miroir concave frontal de Wolf Frankenstein-Basil Rathbone n'est évidemment pas sans évoquer le « disque mystérieux » aux effets hypnotisant de Jonhatan Septimus, psychiatre dévoyé et démiurge fabricant de cobaye humain ou quasi mort-vivant moral dans *La Marque jaune* d'Edgar P. Jacobs (1956). Ayant notamment été l'incarnation emblématique de Sherlock Holmes au cinéma dès 1939, Basil Rathbone renvoie aujourd'hui à Peter Cushing. En 1959, pour la Hammer, il est le prodigieux Sherlock Holmes dans *The Hound of the Baskervilles* de Terence Fisher, alors que depuis 1957, pour la même compagnie, il incarne à six reprises Victor Frankenstein.

Stéthoscope aux oreilles et miroir frontal où se mirent la créature et l'assistant Ygor: le baron Wolf Frankenstein est prêt à œuvrer en perpétuant l'œuvre transgressive du démiurge des Lumières. De manière particulièrement convaincante, le reflet spéculaire met en abyme l'épopée des *Universal Monster* avec ses deux acteurs fétiches — Bela Lugosi et Boris Karloff dont c'est là la troisième incarnation d'importance de la créature cicatrisée, pathétique, hébétée. Comme si le film de Rowland Lee anticipait le processus de distanciation

et de quasi destruction par Universal du mythe de Frankenstein, livré en 1948 à la parodie de *Abbot and Castello meet Frankenstein*.

Parfaitement au centre du dispositif visuel de la photographie, le reflet au miroir de la créature et d'Ygor constituerait pour nous la vignette herméneutique du mythe de Frankenstein que nous allons collectivement broser à travers une demi-douzaine de thématiques. Objet de l'attention analytique de Wolf Frankenstein en naturaliste déterminé et en bricoleur cadavérique, le couple des monstres est assigné en posture iconique de représentation spéculaire. Ce dispositif visuel nous invite à l'appropriation épistémologique du texte de Mary Shelley, de sa transformation critique en objet d'analyse, avec ses avatars pour penser ce qui la statue, la pérennise, la renouvelle ou la défigure dans les genres culturels qui lui font écho.

Sources, genèses, langages ; corps, Lumières, post-humanités, images et imaginaires, avatars : les six parties du colloque déploient des thématiques qui parcourent le récit de Mary Shelley et ses avatars culturels, sans en épuiser les sens, car il reste une œuvre largement ouverte sur les modernités de son temps et celles d'aujourd'hui. Cette œuvre qui irrigue et inspire les représentations de l'altérité inquiétante, des usages du corps, de son appropriation, de la monstruosité apparente de la créature, de celles morale du créateur mais aussi l'imaginaire de l'expérimentation cadavérique ou in vivo ou tout simplement du mal, voire du moment critique de la fin des Lumières. Le génial cinéaste James Whale, qui a permis à Boris Karloff d'universaliser pour un demi siècle au moins la figure canonique de la créature, faisait de celle-ci l'icône douloureuse de la ségrégation sociale et morale envers les Noirs encore lynchés et les homosexuels stigmatisés dans l'Amérique puritaine

La trentaine de communications que nous allons entendre jusqu'à samedi ressortaient fortement par la qualité et l'originalité de la soixantaine de propositions reçues après l'appel à communication. Ce choix drastique nous a semblé judicieux et nécessaire pour resserrer les thématiques et les problématiques du colloque, entre culture textuelle et culture visuelle. Un second colloque pourrait s'imposer bientôt pour étudier de manière spécifique la place de Frankenstein dans la pop culture contemporaine, notamment avec la renaissance du « gothique » que revendique dès les années 1960-1970 le cinéma de genre anglais, italien, espagnol ou mexicain.

Des remerciements chaleureux en guise de conclusion, notamment pour les institutions qui ont rendu possible ce colloque en le finançant avec générosité: Archives des Lumières (CUSO), COMAD de

l'Université de Genève, Fonds national suisse de la recherche scientifique, Faculté des Lettres, Département d'histoire générale, Maison de l'Histoire.

Ce colloque est aussi le fruit d'un partenariat intellectuel et aussi amical avec les Activités culturelles de l'UNIGE, le collectif *KLAT*, le Musée d'art et d'histoire qui accueillera nos travaux demain ainsi que le Théâtre du Grütli, le service de presse de l'Université de Genève et aussi l'équipe DAMOCLES de l'Unité d'histoire moderne.

Merci aussi au comité scientifique et aux co-organisateur du colloque – Ambroise Barras, Justine Moeckli et tout particulièrement Olinda Testori, doctorante et assistante en histoire moderne, aussi membre de l'équipe DAMOCLES, engagée dans une ambitieuse recherche doctorale sur la place du corps dans les accidents urbains au temps des Lumières. Avec disponibilité, autorité et gentillesse naturelles, elle a contribué de manière décisive depuis plusieurs mois au plein succès de son organisation matérielle et scientifique.

Merci finalement aux conférencières et conférenciers qui participent à cette aventure intellectuelle organisée dans la ville où Mary Shelley a rédigé son chef d'œuvre. Un excellent travail à toutes et à tous dans la fraternité intellectuelle et l'émulation collective tout autour de la créature.

MP